

Pasteure Béatrice Cléro-Mazire, prédication pour l'Oratoire du Louvre le 23 juillet 2023

Série estivale : Les alliances libérales 1/4

L'alliance écologique : entre colonisation et adaptation

Esaïe 58, 11-12

Le SEIGNEUR te conduira constamment, il te rassasiera dans les lieux arides et redonnera de la vigueur à tout ton corps. Tu seras comme un jardin abreuvé, comme un point d'eau dont l'eau ne déçoit pas. Grâce à toi, on rebâtira sur les ruines d'autrefois, tu relèveras les fondations des générations passées ; on t'appellera « Celui qui répare les brèches », « Celui qui restaure les sentiers, pour rendre le pays habitable ».

Il fait chaud sur notre Terre. Et ce n'est pas parce que le thermomètre indique des températures supportables après la canicule qu'il faut oublier cette réalité : notre climat change et son réchauffement n'est pas une illusion, n'en déplaise aux climatosceptiques ou aux climato-négationnistes qui aimeraient bien qu'on ignore ce fait. J'aurais pu ce matin vous lire un des deux récits d'origine de la Genèse et affirmer que le jardin d'Eden était la création idéale de Dieu que nous aurions détruite.

J'aurais pu choisir un Psaume louant le Dieu créateur, les oiseaux du ciel et les poissons des mers en regrettant que l'homme soit venu tout perturber et tout détruire. Mais cela aurait été trop facile et trop simpliste. J'ai préféré choisir le passage du prophète Esaïe qui parle de reconstruction et de terre habitable. Car l'enjeu n'est pas de regretter les temps d'avant comme si tout y était merveilleux, l'enjeu n'est pas non plus, dans notre église, d'instrumentaliser les textes bibliques pour en faire des images d'Épinal où la nature serait toujours bonne et l'action humaine avec ses techniques, ses inventions et ses désirs de progrès serait toujours mauvaise. L'opposition entre nature et culture n'est pas l'enjeu ici. Un tel discours se paie de mots et ne peut mener à aucune action concrète pour atténuer les méfaits d'une colonisation avide de la Terre par les Hommes modernes.

Dans la Bible, on loue la beauté des espaces naturels, mais aussi des jardins cultivés par l'homme. Les choses ne sont donc pas si simples. N'oublions pas que le Royaume de Dieu dans l'Apocalypse advient, non pas sous la forme d'un espace naturel que l'homme n'aurait pas transformé, mais sous la forme d'une ville extraordinaire qui descend du ciel : la Jérusalem céleste voulue par Dieu, mais sur le modèle des villes humaines. Enfin, n'oublions pas que les témoignages bibliques sont divers et humains et qu'ils n'ont pas pour fonction de nous enfermer dans une vision idéale d'un monde perdu, mais de nous appeler à agir en cohérence avec une parole d'espérance pour le monde d'aujourd'hui. Pour nous aider à réfléchir dans un contexte où l'on pourrait céder à la panique, les scientifiques de nombreux pays travaillent à nous donner des informations fiables et permettent ainsi de comprendre ce qui nous arrive pour mieux agir.

Valérie Masson-Delmotte, coprésidente du groupe de travail du GIEC sur les bases physiques du changement climatique déclare : « Pour être efficace, l'action pour le climat doit être juste, inclusive et basée sur le partage des connaissances ».

Il faut donc d'abord comprendre quel est le problème : Le GIEC, Groupe intergouvernemental d'experts sur l'évolution du climat qui a pour mission d'évaluer les données scientifiques portant sur le changement climatique

et de proposer des orientations d'actions a rendu cette année encore son rapport. Ce 6ème rapport du GIEC est résumé ainsi par le Muséum d'Histoire Naturelle : il met en exergue les malheurs et catastrophes causés par le réchauffement climatique sur les personnes et les écosystèmes dans toutes les régions du monde. Ce réchauffement est dû à l'activité humaine, on ne peut en douter. Les scientifiques alertent également sur l'augmentation continue du réchauffement climatique sur le temps court (2021-2040) dans presque tous les scénarios envisagés. L'accroissement de la température globale planétaire actuelle est de +1,1 degré et dépassera +1.5°C au cours du XXIe siècle, c'est inévitable : comme un gros navire déjà lancé, le réchauffement climatique ne peut s'arrêter d'un coup, et même si la réaction internationale était rapide et efficace, il y aurait une inertie du phénomène.

Plus le niveau de la température globale augmente, plus les risques de changements abrupts ou irréversibles augmentent. Ces risques incluent les extinctions d'espèces ou la perte irréversible de la biodiversité des écosystèmes comme les forêts, les récifs coralliens ou encore les écosystèmes des régions d'Arctique. Pour limiter le réchauffement largement sous 2°C voire proche de 1.5°C, il faut une réduction drastique, rapide et durable des émissions de gaz à effet de serre, notamment de CO2 et de méthane (CH4). Quand on parle de + 1,1 degré de réchauffement global planétaire il faut préciser qu'en France nous sommes déjà à + 2 degrés de réchauffement global sur toute la France et que, dans nos villes, le réchauffement est encore déjà plus élevé. Les communautés vulnérables, qui ont historiquement contribué le moins au réchauffement climatique actuel, en sont le plus affectées et de manière disproportionnée.

Dans ce bilan peu enthousiasmant, il apparaît plusieurs thèmes importants pour notre réflexion théologique et éthique. Tout d'abord, cette crise est mondiale et les populations du monde entier se retrouvent engagées dans le même défi. Avec des moyens d'action différents selon les lieux et les régimes politiques, mais c'est l'humanité tout entière qui est touchée. Pouvons-nous croire au salut universel et ignorer ce nouvel *oikoumene*, cette redéfinition de la terre habitée ?

Ensuite, cette crise n'est pas une fatalité ; elle est identifiée et nous en sommes responsables. Il ne s'agit pas de quelque chose d'inconnu qui nous laisserait sans moyen d'action ou dans la sidération, comme l'a été, au moins à son début, l'épidémie de la Covid 19. Pouvons-nous savoir et agir comme si nous ne savions pas ?

De plus, tout en étant universelle, cette crise fait ressortir l'injustice qui touche en premier lieu les plus vulnérables et elle place les moins précaires devant leur responsabilité.

Pouvons-nous nous déclarer enfants de Dieu sans entendre la question lancinante et biblique : qu'as-tu fait de ton frère ?

Enfin, cette crise nous oblige à reposer la question de notre rapport à la Terre, à notre désir de puissance et à notre relation au divin. Sommes-nous condamnés comme êtres humains à agir en colonisateurs de la Terre avec tout ce que cela comporte de consommation des biens qu'elle offre à notre convoitise ?

Il y a quelque temps, le pasteur Stéphane Lavignotte était venu présenter son livre intitulé : *l'Écologie, champ de bataille théologique*. Éd. Textuel, 2022 C'est tout naturellement que je suis retournée puiser dans sa réflexion pour poser le problème de façon théologique. Il y distingue de grands modèles théologiques sous-jacents à l'écologie. Le premier est un modèle contestataire qui s'érige contre l'idolâtrie et que l'on peut faire remonter à la théologie de Jean Calvin dans sa doctrine de l'usage des biens terrestres. Selon Calvin, Dieu est à l'origine de tous les biens terrestres et il faut sans cesse lui rendre grâce pour ne pas l'oublier, ce qui risquerait de nous faire dévier vers des idoles. Calvin appelle le fidèle à « savoir se tenir modérément en abondance et avoir bonne patience en pauvreté ». On pourra se scandaliser du conservatisme contenu dans ces propos, mais on pourra aussi y reconnaître une critique des richesses excessives. L'autre auteur emblématique de la pensée anti-idolâtre est bien sûr Jacques Ellul qui considère la technique, non comme un moyen de l'homme pour créer mais comme un véritable système qui aliène l'homme et prend le pas sur sa liberté. Dans les deux cas, Dieu joue le rôle de limite au désir de puissance de l'humanité tentée sans cesse par l'idolâtrie. Le second modèle théologique que discerne l'auteur est celui où l'homme serait l'administrateur des biens de Dieu. On retrouve ici Jean Calvin dans sa doctrine de l'usage des biens terrestres selon laquelle : « nous sommes des administrateurs des biens de Dieu ». Dans la Bible, il est écrit en Genèse 1 : 28 « remplissez la Terre, assujettissez-la ». Nous sommes alors appelés à seconder Dieu dans sa tâche. Chez un Bernard Charbonneau, l'humain est distinct du reste des vivants et cette séparation lui permet de désirer retrouver la nature. C'est par la figure de la campagne et du retour à la terre que cet auteur décrit le défi de l'homme de l'an 2000. Dans cette perspective, l'homme est à peine en dessous de Dieu et gère sa création. On parle même pour l'activité de l'homme de cocréation. Le troisième modèle théologique est celui de la convivialité ou comment habiter le monde ensemble, vivant en relation dans une même dignité, une *adelphité* – pour dire de façon inclusive la fraternité. Ce troisième modèle n'est pas étranger à Jean Calvin qui souligne l'arrivée de l'être humain après tous les autres vivants, mais on le trouve développé surtout dans la tradition monastique où les textes bibliques évoquant la réconciliation entre les êtres vivants est mise en avant. Comme, par exemple, dans le prophète Ésaïe (11 : 6-9) : « le loup séjournera avec l'agneau ». Nous aurons l'occasion d'en reparler à propos de l'alliance avec les animaux. Le quatrième modèle est celui de la *ruminante* et s'inspire aussi de l'Institution de la Religion Chrétienne de Jean Calvin où Dieu veut que, lorsque nous contemplons le spectacle de la nature, « nous le fassions non pas légèrement, pour les oublier aussitôt, mais en nous arrêtant longuement afin d'y penser et de les ruminer à bon escient, en en conservant un souvenir permanent. » Parmi les

nombreux auteurs concernés par ce modèle, on pourra citer Albert Schweitzer, qui écrit dans *Une pure volonté de vie* (1912) : « ce n'est que dans un long contact avec la nature animée qu'émerge l'idée que chaque être vivant est irremplaçable dans la chaîne de la vie ».

Tous ces modèles que le pasteur Lavignotte définit comme des *théologèmes* ont leur limite, soit parce qu'ils ne font que contester sans proposer autre chose, soit parce qu'ils laissent croire que la volonté suffit à continuer l'œuvre d'un Dieu bon. Loin d'être la servante d'une providence divine, nous savons aujourd'hui que l'humanité est à l'origine de transformations de notre planète tellement importantes, que l'idée des scientifiques Paul Josef Crutzen et Eugène Stoermer selon laquelle l'homme aurait provoqué l'apparition d'une nouvelle ère géologique qu'on appelle *anthropocène* a fait son chemin. L'influence de l'humain sur la biosphère équivaut à une force géologique. Il s'agit alors de se demander si ce n'est pas le mythe prométhéen qui domine, plus que tous les modèles que nous avons énumérés.

Dans le passage du Livre d'Ésaïe, il est question de reconstruire sur des ruines après une grande crise, mais à condition de faire advenir la justice et de regarder l'autre comme un frère : « si tu offres à l'affamé ce que tu désires toi-même, si tu rassasies l'affligé, ta lumière se lèvera dans les ténèbres, et ton obscurité sera comme le midi. Le SEIGNEUR te conduira constamment, il te rassasiera dans les lieux arides ... ». La question n'est donc pas de savoir comment nous considérons la nature, comme si nous avions le loisir de nous positionner par rapport à elle, mais de nous y inclure. Nous faisons partie d'un écosystème et nous en sommes un des rouages, le plus destructeur en ce moment mais peut-être à l'avenir le plus fécond. Quelle communauté terrestre sommes-nous capables de vivre ? C'est la question que nous renvoie la crise climatique que nous vivons et que nous traversons avec tous les acteurs de ce grand tout que nous appelons *nature* et qui est notre monde partagé.

Beaucoup sont déjà embarqués dans l'arche d'alliance qui s'offre à nous et agissent à leur échelle, au niveau individuel ou de façon internationale, pour transformer les usages des biens terrestres, pour penser des alternatives à une consommation effrénée, pour sauvegarder des espaces et des espèces qui sont menacés d'extinction, pour imaginer des façons de gouverner qui privilégient le dialogue à la concurrence. Toutes ces actions dans le monde sont autant d'espérance pour nous tous. La première communauté terrestre à créer est celle de la foi dans la capacité de l'homme à changer de comportement. Notre foi chrétienne, qui place l'homme au cœur du salut doit nous y pousser.

Alors, loin de la peur et dans la foi, nous écrirons ensemble une nouvelle page de l'histoire de l'humanité et nous nous appellerons « Ceux qui réparent les brèches », « Ceux qui restaurent les sentiers, pour rendre la Terre habitable ».

Amen.